

Le bonheur dans le roman canadien-français

Jean Filiatrault

Volume 3, Number 6 (18), December 1961

Le bonheur tel qu'on le vit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59862ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Filiatrault, J. (1961). Le bonheur dans le roman canadien-français. *Liberté*, 3(6), 750–755.

Le bonheur dans le roman canadien-français

JEAN FILIATRAULT

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, dit la sagesse des nations, et partant, pourrait-on déduire, pas de romans. Or, même si elle est encore peu nombreuse, nous avons notre littérature romanesque. Faut-il conclure que nous ne sommes pas un peuple heureux ? Ce serait à la fois trop facile et trop difficile. Le bonheur des peuples, comme celui des individus, n'a pas reçu encore une définition " terrestre " qui puisse nous satisfaire tous. Mais puisque LIBERTÉ prétend faire un numéro spécial sur le bonheur chez nous, il est juste que notre littérature se prête à l'analyse. Elle s'y prête d'ailleurs de bonne grâce puisque l'un de ses plus modestes artisans ose se pencher sur elle, ose la questionner et qu'elle consent à lui répondre.

Avant de procéder plus avant, il semble utile de tenter une explication du bonheur (puisque une définition est impossible) qui, même si elle s'avère incomplète, pourra servir de point de repaire à l'analyse qui nous occupe.

* * *

Désenchantée sur le tard, Madame de Staël avait pris l'habitude de déclarer que le but de la vie n'était pas le bonheur, mais le perfectionnement. Exprime-t-elle une vérité ? Était-ce au contraire l'expression d'un désenchantement imposé par une longue et infructueuse recherche ? A-t-elle fini par comprendre que le bonheur, justement, se trouvait dans le perfectionnement et la possession de soi-même ? Rien de ses écrits, je crois, ne le laisse entendre.

L'expérience de la vie est difficilement transmise. On hérite rarement de la sagesse des générations précédentes. Voilà bien pourquoi chacun cherche à sa façon un bonheur qui lui convienne. Or, le bonheur est en nous-même. Et c'est rarement de ce côté que nous cherchons. Oui, il dépend de nous d'abord et avant tout, et seule notre incapacité de le trouver à cet endroit nous fait accuser les circonstances de sa déplorable absence. Car les circonstances qui le servent comme celles qui le contrarient n'ont pas le pouvoir de nous transformer nous-mêmes si nous jouissons de ce qu'on appelle un caractère bien trempé. Au contraire, il appartient à ce genre de caractère de recueillir les circonstances favorables et de tenir tête aux autres.

Le bonheur des races et des peuples n'est guère différent de celui des individus.

* * *

Réfléchissons rapidement sur notre race à nous. Pendant deux siècles elle n'a pu donner l'impression d'en être une que par sa massivité : j'entends par là qu'elle ne fut qu'un entêtement, nécessaire sans doute, mais très loin de la vie et de l'action véritable. La vie de groupe exige une adap-

tation à des lois et des institutions. Notre existence étant dangereusement menacée, notre adaptation aux cadres restreints qui restaient à notre disposition nous a fait pécher par excès. Nous avons souffert d'un excès d'adaptation qui ne laissait plus de place à cette part d'imprévu qui permet à la vie de se manifester par la recherche d'un perfectionnement source de bonheur. Notre massivité nous a conduit à une certaine forme de sclérose, à une espèce d'induration de la vie intérieure, spirituelle et morale, qui a fait de nous des êtres essentiellement et uniquement occupés à remplir des devoirs multiples, à se soumettre à des traditions immobiles, à des préceptes moyenâgeux. Il n'y avait pas de place dans notre existence pour la recherche d'un perfectionnement (toujours possible) et pour le bonheur qui en découle.

Pourtant, si l'on en croit notre roman dit régionaliste, nous avons connu une certaine forme de bonheur, celui de victime d'un destin menaçant, intransigeant et contraire. Et nous avons éprouvés, à un degré moindre, certes, que les martyrs chrétiens, comme une jouissance masochiste collective. Nous étions un peuple soumis au devoir. Nous en avons ressenti de la joie. Cette joie nous parut être le bonheur et cela avec autant plus de force que nous étions un peuple en santé, vigoureux et gai de nature. Mais le bonheur se situe ailleurs la plupart du temps. Il n'est jamais dans la conservation ; il est surtout dans le perfectionnement, ce que nous ne savions pas encore mais que nous commençons à découvrir dans le roman, vers 1900.

* * *

Au début du siècle, l'Académie française couronne un roman canadien : " L'oublié ". Notre littérature romanesque prend place modestement dans la littérature d'expression française. Qui en est l'auteur ? Une triste femme célibataire, née en 1845, à la Malbaie, qui, sous le nom de Laure Conan, a déjà publié " Un amour vrai ", " Angéline de Montbrun ", " A l'oeuvre et à l'épreuve " ... autant de romans qui rendent bien compte, souvent par leur titre seulement, de notre esprit de l'époque : l'attachement farouche et aveugle à la patrie, à la langue, à la foi, à la tradition, et cela au risque de refuser la vie. Gilles Marcotte écrit dans le 3ième cahier de l'Académie canadienne-française :

" Le thème conscient d'Angéline de Montbrun est celui de la souffrance qui conduit à Dieu. (1) Angéline brise ses fiançailles, à la suite de la mort de son père et d'un accident qui l'a défigurée : ce détachement lui fait découvrir le vide de la vie ... et l'on imagine aisément la suite. Mais il suffit de lire le roman avec un peu d'attention pour apercevoir cette chose curieuse, que le drame d'amour ne s'y joue pas,

(1) Bonheur suprême, le seul véritable, pourrait-on ajouter.

en fait, entre Angéline et son fiancé, mais entre Angéline et son père. La " noble fille " est écrasée, anéantie, projetée dans la plus atroce solitude, non parce qu'elle se croit désormais indigne de son fiancé, mais par la mort de Monsieur de Montbrun . . . Il s'agit là d'une véritable possession, analysée avec la plus aiguë des lucidités inconscientes. "

On a dû à l'époque découvrir dans les romans de Laure Conan et des autres autant de motifs édifiants qu'on en voulait découvrir et en déduire que le seul bonheur véritable, le seul possible était celui de l'au-delà, puisque la terre " est une vallée de larmes " et qu'il faut qu'elle le reste jusqu'à la fin des temps.

Mais, soixante ans plus tard, et profitant du recul nécessaire, Marcotte fait la remarque suivante :

" Les pères représentent la seule part d'existence possible, et c'est en eux que nous retrouvons l'Histoire. Père égale Patrie . . . "

Mais père égale aussi absence de bonheur. Le respect du père est un devoir, il devrait rendre heureux. Angéline de Montbrun est anéantie par ce respect, cet amour.

* * *

S'ils nous déplaisent tant aujourd'hui, nos romans régionalistes ne le font pas pour avoir longuement chanter l'heure des vaches, le clocher, l'Angelus, la grandeur des labours . . . Non, ces nombreuses petites pastorales rendues insignifiantes par leur description même et que nous continuons de trouver ridicules quand elles ne sont qu'inoffensives, nous leur gardons une rancune tenace pour l'unique raison qu'elles nous ont longtemps abusés sur notre propre état. On dirait que nous éprouvons une honte inavouée d'avoir entretenu à l'aide de ces schèmes l'idée que le bonheur se trouvait dans l'accomplissement aveugle du devoir d'exister plutôt que d'avoir goûté au bonheur de vivre pleinement.

Mais reprenons notre sujet. Bientôt l'accomplissement du devoir ne nous suffit plus. Nous sommes forcés d'ouvrir les yeux. Jusqu'à cette époque, nous avions cru qu'il devait en lui-même comporter sa récompense. Mais nous n'y croyons plus. Le roman nous fait entendre un autre son de cloche. Dans son " Histoire de la littérature canadienne-française ", Gérard Tougas écrit, à propos de " Trente arpents " :

" Ringuet, à l'encontre de tant d'autres qui, depuis Louis Hémon, n'ont fait que s'approprier les thèmes chers au solitaire de Péribonka, nous fait assister à la grandeur et à la décadence d'une dynastie de la glèbe, la famille Moisan. Sous la double pression d'Euchariste, prototype du paysan, aussi impitoyable envers les siens qu'il l'est envers

soi, et du corrosif matérialisme nord-américain, se dissout une famille qui figure la séculaire tradition paysanne canadienne-française se perdant au contact du monde moderne".

Voilà que, malgré ce qu'on en croit, ce que les politiciens du temps et les protecteurs de la nation continuent de prêcher, voilà que le roman souligne un aspect nouveau de notre réalité malheureuse. La terre est peut-être encore une mère nourricière, susceptible de donner le bonheur, mais la nourriture qu'elle distribue est décrite moins abondante. La sueur, le travail, l'habitude, la tradition, tous ces tuteurs laissent voir leur vraie mesure. Et le roman prend conscience de cette évolution sournoise.

* * *

Jusque là, nous refusions l'évidence, mais peu à peu cette évidence s'impose. Accomplir le devoir ne nous suffit plus, ne nous comble plus. Le pauvre bonheur qu'il procure a un goût d'amertume. Il ne nous est plus possible de ne pas nous voir tels que nous sommes : des victimes. Les communications se multiplient. L'électricité s'étale dans le pays et vient allonger les heures au cours desquelles nous nous retrouvons pour nous plaindre en famille de notre sort. Le chemin de fer rapproche peu à peu les villages et les villes. Les routes s'améliorent et nous sommes de moins en moins coupés les uns des autres. La confrontation du sort réservé à chacun de nous se fait. Nous ne nous croyons plus seuls à être malheureux et pauvres. L'absence de bonheur se constate générale. Il n'est plus possible de penser que chacun de nous souffre seul pour un péché qu'il aurait seul commis : un manquement au devoir, si facile et toujours vrai si l'on songe aux exigences de ce dernier.

Cela, "Le Survenant" de Germaine Guevremont nous le démontre. Le "grand dieu des routes" vient apprendre aux hommes une autre forme de bonheur, plus humaine. Il vient apprendre que le bonheur peut se situer ailleurs que dans le devoir accompli, qu'il est possible d'être heureux, qu'il est même plus certain de l'être, dans la liberté individuelle construite à l'intérieur de soi que dans les chaînes d'une adaptation trop stricte. Nombreux encore ceux qui refusent cette évidence, qui ne veulent pas accepter le message de ce nouvel évangile à notre échelle. Plus de la moitié des habitants du Chenal du Moine sont contre le Survenant, ne voulant pas entendre parler de cette nouvelle formule de bonheur qui les scandalise.

La fin tragique de "Menaud, maître-draveur" est significative à cet égard : la vérité lui apparaît si claire qu'il préfère la refuser plutôt que de se savoir trompé et qu'il se réfugie dans la folie.

* * *

La terre étant devenue ingrate, la possibilité d'un bonheur s'impo-

sant de plus en plus en dehors de ce que jusqu'à ce moment on en avait cru la seule source possible, l'épuisement provoqué par le travail acharné d'une terre rapidement épuisée, et de nombreuses autres difficultés d'ordre matériel, conduisent peu à peu à l'abandon de la terre astreignante pour une terre promise, c'est-à-dire, la ville.

Mais la vie urbaine, plus rapide, plus envoûtante, n'en est pas moins difficile. L'idée de trouver le bonheur en nous-mêmes ne nous effleure pas encore. Nous le cherchons dans le mirage d'un confort nord-américain. Hélas, peuple nouvellement arrivé à la vie urbaine, nous ne sommes guère préparés à conquérir ce confort. Le chômage, la guerre viennent entraver notre recherche nouvelle.

" Bonheur d'occasion " nous l'indique assez bien. La pauvreté est notre lot. De victime que nous étions, nous devenons esclave. Cet ouvrage nous indique également autre chose. Nous avions cru si fortement que le bonheur et le devoir se confondaient qu'il nous est encore impensable que, ne se confondant pas, ils ne soient pas pour cela opposés. Florentine cherche le bonheur. Après l'avoir trouvé dans un mauvais chemin, elle est incapable de s'en enrichir intérieurement. Au contraire elle sent plus fort que jamais le besoin de l'auto-punition et c'est le devoir qui lui en fournira l'occasion. Le bonheur qu'elle a connu la laisse comme étourdie. Elle est profondément convaincue qu'il la perdra et, en définitive, il la perd. Elle devra donc souffrir pour sa faute, et l'expier. C'est le devoir le plus stricte qui le lui impose. Elle épousera un brave garçon qu'elle n'aime pas, pour sauver l'honneur d'un enfant qu'elle n'a pas voulu et qu'une autre forme de devoir lui défend de garder pour elle seule. C'est le devoir qui, de bonheur qu'il était, devient expiation de la faute.

Tougas écrit dans l'ouvrage plus haut cité :

" Longtemps cantonnés dans un nombre restreint de sujets, les romanciers qui entre les deux guerres avaient commencé de s'éloigner des thèmes patriotiques et religieux, jettent décidément leur gourme à partir de 1939. La majorité de ces écrivains se distinguent de leurs devanciers par leur refus de la société canadienne-française. Au lieu des reconstitutions d'un Eden qui n'a, du reste, jamais existé, les jeunes écrivains démolissent à l'envi les piliers traditionnels de leur nationalité : la religion, la famille ".

* * *

Cette forme de bonheur, que nous croyions tenir parce qu'enfin nous pouvions vivre dans le confort nord-américain, ne nous satisfait pas davantage. Il nous faut nous rendre plus loin, aller plus profondément. Notre recherche à l'intérieur de nous-même, notre prise de conscience collective ne se font pas sans heurt ni déchirement. Ayant perdu toute con-

fiance en ce qui nous servait d'appui, ayant mesuré le vide de ce que nous avions conquis de confort matériel, nous ne savions plus à quoi nous rattacher. La guerre a mis à notre portée le monde entier. Nous avons alors constaté, presque avec stupeur, que ce qui fait la force des peuples européens, c'est justement de vivre avec la possession d'une certaine forme de bonheur intérieur qui permet de traverser les épreuves terrestres sans risquer de détruire l'homme (1). Pourtant ces peuples ont souffert plus que nous. D'où vient qu'ils défendent encore la vie plutôt que de se contenter de l'espérance d'une vie surnaturelle ? comme nous l'avons fait si longtemps ?

Nous sommes étonnés. Nous sommes trop jeunes, trop nouveaux dans la recherche pour trouver en nous la force de vivre pleinement et de nous accomplir. Nous nous retournons sur nous-mêmes, mais le courage nous manque encore pour construire en nous. Alors le meurtre, surtout le suicide, apparaît dans nos romans. Nous avons passé de l'auto-punition à l'auto-destruction.

La majorité de nos romans récents, et parmi les meilleurs, sont des recherches d'absolu qui conduisent à la destruction individuelle. (Il me paraît inutile ici de les citer tellement ils sont encore frais dans la mémoire des lecteurs.) C'est que nous avons reporté à notre nouvelle recherche les exigences qu'autrefois le devoir imposait.

* * *

Récapitulons : D'abord le bonheur se cherchant du côté de l'accomplissement d'un devoir strict, ensuite la constatation que ce devoir ne rend pas heureux et le besoin de connaître un bonheur de vivre sur la terre, la recherche de ce bonheur du côté du confort matériel et l'impuissance de ce confort à nous combler, la constatation que le bonheur pourrait se trouver en nous et l'incapacité de le construire à cet endroit. En peu de mots, nous avons passé de l'auto-punition à l'auto-destruction pour arriver, nous l'espérons, à l'auto-construction.

Le roman qui nous décrira l'auto-construction n'est pas encore écrit. Il le sera sans doute dès le moment où nous aurons compris l'importance et l'art de nous gouverner nous-mêmes, aussi bien sur le plan national que sur le plan individuel. C'est que nous aurons alors découvert notre fierté de vivre, notre bonheur de vivre.

* * *

Mais que les romanciers se rassurent. La matière romanesque n'est pas près de manquer. L'épanouissement de soi-même n'a pas de fin. Le bonheur est un bien qui nécessite un aménagement ininterrompu.

Jean FILIATRAULT

(1) "Notre exploit difficile revenait à vous suivre dans la guerre sans oublier le bonheur". Camus, *Lettres à un ami allemand*.